
Globalisation : consonances et dissonances anthropologiques

Monique Selim

- 1 De toutes les disciplines de sciences sociales, l'anthropologie est sans aucun doute celle qui se révèle la plus attachée au pôle microlocal : le rôle central de la notion de terrain, dans une méthodologie construite sur l'immersion dans un microcosme de relations interpersonnelles, a constitué historiquement l'originalité de l'anthropologie. On ne saurait dès lors s'étonner du trouble épistémologique que sème le déferlement discursif de la mondialisation avec ses mouvantes anti et altermondialistes assurant d'une façon emphatique la dimension macro des phénomènes. Un écart d'échelle en apparence insurmontable s'érigerait ainsi dans les rapports entre l'anthropologie et le monde présent globalisé par le marché. Dans le meilleur des cas l'anthropologie serait rabattue sur le témoignage, tentation constante depuis l'origine de la discipline ; l'importance acquise par le témoignage individuel dans la production médiatique de l'information, la victiologie qui accompagne ces modes d'inculcation idéologique imprégnés par la magie d'une personnalisation systématiquement tronquée du vécu, orienteraient vers une rencontre étrange entre mondialisation et anthropologie dont il n'est pas certain que la discipline puisse sortir grandie si elle devait s'affirmer. Dans le même moment la conjoncture économique actuelle, marquée par la progression extraordinaire du capitalisme et l'agonie des systèmes communistes minerait ce fondement disciplinaire qu'est le terrain en détruisant définitivement ses caractéristiques tendanciellement fétichisées d'autonomie, d'échange et d'isolement. L'observation s'imposerait à l'anthropologue que partout, dans les cryptes les plus reculées où il croyait encore pouvoir se nicher et abriter ses rêveries scientifiques, les conséquences de la globalisation seraient évidentes à travers l'envahissement de la monétarisation et des relations marchandes. Resterait l'ethnohistoire qui suscite un intérêt de plus en plus grand, en particulier en permettant un retour réflexif sur la colonisation dont l'intelligibilité des différents effets complexes paraît de mieux en mieux maîtrisée, en contraste avec une mondialisation sur le terre et la nature de laquelle on ne cesse de s'interroger. De surcroît, à juste titre l'anthropologie ne céderait pas à la facilité que suggère ce nouvel

acronyme “glocalisation” tentant de réunir des échelles extrêmes dans une expression floue. Cependant derrière toutes ces précautions épistémiques, se profilerait une relative marginalisation de la discipline en France, se différenciant nettement des engouements anglo-saxons pour poser jalons et définitions face à ce défi intellectuel qu’incarnerait la globalisation, entendue comme un concept plus polysémique et donc plus pertinent que celui de mondialisation aux connotations géographiques.

- 2 Pour essayer de dissiper ces lignes sinueuses, portons le regard sur le nouveau marché du travail (précaire) qu’a ouvert la globalisation aux anthropologues et surtout sur leurs confrontations à des convocations inédites et/ou reformulées, traduisant sous différents angles des dominances actuelles. La patrimonialisation ¹ — dans les ruines industrielles et/ou des décors naturels ravagés par les nouvelles technologies ² — en forme une part saillante, constamment renouvelable et probablement durable : le processus de patrimonialisation semble de façon infinie poursuivre sa course, avalant au passage tous les décors et transformant employés licenciés et/ou minorités ethnoculturelles égarées en gardiens de musées potentiels. Dans ce paysage d’un patrimoine triomphant, nature et culture ne sont plus en opposition structurale, mais pensées en continuité et dans une identité formelle, la biodiversité étant la médiation de cette double conservation ³ des diversités naturelles et culturelles que l’idée d’un environnement préservé vient surplomber ⁴. Ces nouvelles équivalences idéelles induisent une logique de renaturalisation des normes dont une fois de plus les femmes sont saisies de façon emblématique, redevenant les otages d’une biologie, dans laquelle s’assurerait leur identité, rapportée à la reproduction de l’espèce.
- 3 L’accompagnement sociothérapeutique de chômeurs en deuil devrait de façon complémentaire se développer compte tenu des fermetures de sites de travail et d’institutions publiques peu à peu patrimonialisées. Ainsi, Anne Monjaret ⁵ décrit-elle les nouveaux rôles de l’ethnologue : “de l’expert des rites de passage à l’accompagnateur... constructeur d’un objet-histoire... l’ethnologue collecteur : recherche d’objets pour les musées.” Corollairement le déploiement des ONG internationales, nationales ou locales à travers le monde et leur installation dans des lieux les plus déshérités conduisent au recrutement d’ethnologues — porte-parole des luttes des multitudes de laissés pour compte : variables, leurs commanditaires favorisent des engagements militants et des subordinations plus ou moins simplifiées, les femmes et les combats qui les soutiennent n’étant alors qu’une figure parmi d’autres de cet hypermarché des droits émergeant sur la généralisation du capitalisme, et dans lequel l’anthropologie peut d’autant plus s’inscrire qu’il se pare de causes indigénistes. Mais “l’indigénisme” se donne à voir aujourd’hui comme une matrice de contradictions au sein de laquelle le choix peut se révéler délicat. En effet, si, dans les années soixante-dix/quatre-vingt, des ethnologues pouvaient sans hésitation défendre comme une “tradition” productrice d’identité culturelle l’excision contre la domination occidentale, il est clair que maintenant c’est l’éradication de l’excision dont les mêmes femmes sont construites en victimes (à juste titre) qui mobilise. D’une manière générale le retour de la nature comme légitimation idéologique de la globalisation confère à l’entité “femme” une efficacité symbolique d’autant plus redoutable qu’elle draine un paquet de normes qui vont de la famille aux technologies de la reproduction : l’anthropologue dans sa position la plus majestueuse est alors convoqué pour garantir la valeur “naturelle” de ces normes, soit leur universalité inattaquable. Cette fonction proprement conservatrice au plan social et politique s’est affirmée à plusieurs reprises dans les dernières années : il s’est agi — dans une

configuration marquée par la multiplicité des identités sexuelles, des formes de couples et de familles et prenant l'allure rhétorique d'un marché⁶ — de poser les limites à ne pas franchir : une fois rendue intouchable la naturalité de la dualité sexuelle et de la différence entre homme et femme, accouplement et reproduction pouvaient rester enfermés dans les définitions antérieures de la famille, remise en cause de partout par les nouvelles possibilités techno-marchandes de changer autant des éléments hérités — parmi lesquels se situent le sexe et l'apparence esthétique — que d'autres relevant du choix individuel.

- 4 S'il peut sembler pour le moins paradoxal que la globalisation économique et ses développements technoscientifiques ramènent la nature sur le devant de la scène idéologique dans le cadre d'un fusionnement avec la culture, en revanche les retombées de ce retournement sont nombreuses sur le fonctionnement de l'anthropologie dont la vocation se plaçait auparavant avant tout sous l'égide de cultures magnifiées. Il devient dès lors difficile pour l'ethnologue de discerner dans les offres qui lui sont faites si c'est la "défense culturelle" ou "naturelle" qui lui est demandée tant les images paraissent liées, confondues dans une trame que peut ainsi être caricaturée : telle population honore ses divinités dans des édifices autour desquels poussent de nombreuses espèces de plantes et cette combinaison refléterait l'harmonie traditionnelle du groupe considéré avec la nature : c'est pourquoi il faudrait impérativement conserver ces monuments religieux et leur environnement qui donneraient un modèle général pour l'avenir de l'humanité. Une naturalisation du capitalisme et de son expansion, un enracinement s'opèrent de façon certaine dans cette nouvelle donne qui fait de la culture un simple prolongement de la nature, positionnement antithétique à celui d'Aristote pour lequel l'œuvre d'art, la création, la technique devaient imiter la nature pour atteindre une forme accomplie. L'intense marché d'idées que mettent en place les mouvements altermondialistes conforte à sa manière ce rapprochement imprévu de la nature. Si, dans cette perspective, l'hypothèse que la contestation est, dans le cadre de l'évolution vers des démocraties supposées avancées, partie prenante de l'intégration et de l'institutionnalisation d'un processus, s'en voit confirmée, néanmoins les mouvements altermondialistes ne sauraient être réduits à ce rôle d'aménagement reproductif du capitalisme.
- 5 Quittons ces univers discursifs qui impliquent l'anthropologie dans la globalisation pour nous pencher brièvement sur les effets concrets de ces processus sur le "terrain". L'amplification des migrations, leur impossible contrôle, les déterritorialisations qu'elles provoquent en chaîne ont pour pendant des reterritorialisations symboliques dont les logiques identitaires sont le meilleur exemple. Dans ce contexte tendu, l'anthropologue voit se porter sur son personnage une série de demandes projectives qui toutes prennent comme théâtre l'imaginaire du marché ; l'accès à ses déploiements internes et externes devrait être favorisé dans cette optique par l'ethnologue venu d'un monde supposé au centre et tendanciellement instrumentalisé comme un pion de plus ou moins grande valeur pour se déplacer dans cet espace de circulation globalisé. Si l'anthropologue se maintient dans la posture de l'Autre dans le cadre d'une investigation "réussie", cette fonction idéale côtoie une foule d'investissements matériels et oniriques des rapports marchands observables tant dans les champs sociaux du travail que des croyances religieuses, dans ceux de la parenté que des associations de toute nature. Plus fluide, plus instable, moins immédiatement circonscrit, le "terrain" glisserait aisément des mains de l'ethnologue, passant d'un lieu à un autre au gré des impulsions de ses interlocuteurs, qui

seules permettent une retotalisation significative. L'expulsion des relations marchandes hors de l'enquête tisserait alors — dans une conjoncture objectivable de généralisation du marché — un oxygène, une illusion fondatrice, imitant celle qui dans la situation coloniale tentait de réconcilier domination et proximité dans une sublimation de l'affect. Si l'enquête ethnologique reste un choc d'altérités réciproques — irréductible et limité dans la durée, ouvrant au désir de parole des acteurs — la gestion de ces dimensions potentiellement antinomiques s'avère ardue, autant dans la teneur des relations personnelles que dans l'analyse ultérieure : l'écart pourrait paraître irréductible entre les particularités constatées et le cadre de la globalisation, objet d'effractions de plus en plus accentuées. La démarche interprétative consiste cependant à dépasser l'écran fictif de cet écart et à rendre intelligible la singularité des modes d'actualisation de processus repérés de façon abstraite mais n'existant que dans leurs formes incorporées, concrètes, activées par des individus et des groupes. Enrobées les une dans les autres, singularisations sociales et subjectivations personnelles se produisent comme autant de facettes de décryptage d'un monde, qui, derrière la multiplication de centres commerciaux presque identiques, s'anime de scénarios imaginaires contrastés mais comparables offrant des repères conceptuels. Ainsi, dans des contextes politiques et économiques identiques de "socialisme de marché" — associant communisme et capitalisme — au Laos et au Vietnam, d'un côté se dévoile la même explosion d'un marché des entités symboliques accompagnant la vague des réformes, de l'autre la nature, le profil thérapeutique et l'action de ces entités se montrent dans les deux cas profondément différents⁷. Passeurs au marché, médiateurs indispensables de l'installation du capitalisme dans les faits autant que dans les inconscients, ces entités se dressent face à l'État selon des modalités opposées d'appareillage qui vont de l'étayage (Vietnam) à l'affranchissement (Laos).

- 6 À un autre niveau la globalisation dissout effectivement tous les "grands partages" en forme de dichotomies sur lesquels l'anthropologie s'est plus ou moins, selon les moments, appuyée : cet éclatement des polarisations concerne en particulier la division centre/périphérie dont l'abstraction l'inscrit au-delà des métaphorisations passées de l'ailleurs, du tiers-monde, du sud, etc. La démultiplication et la reproduction dans les contextes nationaux de centres et de périphéries dans le cadre de systèmes globaux touchant le travail et la santé dans leur articulation à la consommation, mettent face à des connexions enchevêtrées au plan mondial des différentes couches sociales reliées soit par leur implication dans les nouvelles formes de "commerce" au niveau supérieur, soit par leurs déambulations migratoires lorsqu'il s'agit des mains-d'œuvre inférieures. Cette configuration bouleversée où les binômes usuels se délitent tout en durcissant les stratifications sociales et les contraintes économiques orienterait l'anthropologie à porter une attention renouvelée sur les mécanismes présents de hiérarchisation aux différentes échelles où ils impriment leur caractère saillant, et où leurs retraductions, sautant d'un palier à un autre façonent des contradictions surprenantes. Corollairement, l'attrait exercé par la consommation des biens matériels — circulant de façon toujours plus accélérée et véhiculant partout une logique habitée autant par l'étranger que par l'étrangeté fantasmatique — la place centrale qu'elle occupe dans les stratégies individuelles et collectives, pousserait à reposer la question des nouveaux dispositifs de l'adhésion au mirage de la confortabilité et des soumissions partielles ou plus entières qui en découlent. En d'autres termes, l'internationalisation différentielle de normes devenues globales⁸, grâce en particulier à l'opérateur idéologique de la nature, dessine les contours du champ contemporain de l'anthropologie.

NOTES

1. Laurent Bazin, 2001 : “ Patriarchoine, mémoire, généalogie. Quelques considérations critiques ”, *Revue espace Marx* 16-17 : p. 44-53.
 2. *Patrimonialiser la nature tropicale, dynamiques locales, enjeux internationaux*, IRD ; 2002.
 3. David Duhaoulin, Communication au séminaire “ ONG et bio diversité ” : “ Mexico-Washington-Mexico Lacanya Chansayab : quels rôles pour les ONGE dans la légitimation des savoirs locaux sur la biodiversité ”, (2002).
 4. “ Bienfaitante nature ”, *Communication* n° 74, 2003, Paris, Seuil, sous la direction de F. Dubost et B. Lizet. Cf. Note critique de J.-P. Garnier, *L'Homme et la Société* (à paraître en 2004).
 5. Fermeture et transfert de trois hôpitaux parisiens, *Ethnologie française* XXXI, 2001, 1 : 103-115.
 6. *Le journal des anthropologues* n° 82-83, 2000 : “ Anthropologie des sexualités ”.
 7. B. Hours, M. Seliha : *Essai d'anthropologie politique sur le Laos contemporain*, Paris, L'Harmattan, 1997 et M. Seliha : *Pouvoirs et marchés au Vietnam (2 tomes)*, Paris, L'Harmattan, 2003.
 8. B. Hours : *Domination, dépendance, globalisation*, Paris, L'Harmattan, 2002.
-

AUTEUR

MONIQUE SELIM

IRD

Sélim Monique. (2004)

Globalisation : consonances et dissonances anthropologiques

Socio-anthropologie, 14, 5 p., ISSN 1773-018X